

RÉSISTANCE À MURAT

1 Alice Ferrières, Cévenole au grand cœur

« J'ai toujours de la place pour les gens traqués », disait Alice Ferrières. Aidée de deux autres demoiselles de Murat, Marthe Barnet-Cambou et Marie Sagnier, ce professeur de mathématiques a, durant la Deuxième Guerre mondiale, accueilli ou protégé 53 familles juives pour les placer dans des maisons et des fermes environnantes, leur apporter aide matérielle et réconfort. Dix ans après la mort de cette femme discrète, les langues se délient pour remettre en mémoire ses actions qui ont permis de sauver des vies.

Il est des périodes troubles où aide et réconfort revêtent une valeur inestimable. A Murat comme ailleurs, tout allait bien jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Cette sale guerre bouleversa la vie des cités et des campagnes et contraignit des hommes et des femmes à abandonner leur douce tranquillité pour partir dans le maquis. Face à la folie du monde, des mains se tendent pour résister à l'occupant en accueillant les personnes menacées.

Alice Ferrières a été de ces personnes qui ont dit « non » à l'opresseur, parce que, comme le lui a rappelé son père : « Tous les hommes sont frères. Tous les hommes naissent libres et égaux en droit ».

Alice Ferrières est décédée il y a dix ans, mais une poignée d'hommes et de femmes refusent d'oublier les belles actions de ce professeur de mathématiques au collège de Murat.

Marthe Barnet-Cambou est de ceux-là. Elle qui était aussi, à l'époque, une demoiselle. Elle qui a enseigné aux côtés d'Alice. « Mon premier poste », se souvient cette femme aujourd'hui âgée de 78 ans. Elle qui, comme la directrice de l'école, Marie Sagnier, a pris part à cette vaste entreprise destinée à sauver des personnes menacées.

5, PLACE DU BALAT

Lorsque Xavier Vallet publie son statut contre les Juifs, le 2 juin 1941, le sang d'Alice Ferrières ne fait qu'un tour. Très vite, elle se met en relation avec des familles juives de Nîmes et de Montpellier. Elle envoie des dé-

coupages aux enfants, s'efforce de procurer du travail aux parents. Et puis la situation s'aggrave. La répression écrase tout sur son passage. Il faut agir.

Dans la Corrèze voisine, les petits enfants juifs, déjà traumatisés par la séparation avec leurs parents, sont en danger. Plusieurs voyages sont organisés pour les accueillir. Ils seront une vingtaine à rejoindre les fermes environnantes. Dans le pays, on manque d'hommes. Alors, les plus âgés iront garder les vaches et aider aux travaux agricoles. Pour leur scolarité, ils seront notamment pris en charge par le collège de Murat, grâce au soutien d'une autre demoiselle, Marie Sagnier, directrice de l'établissement.

Vous trouverez dans notre édition de demain, le témoignage de Pierre Schwab, petit Juif parisien en 1940 qui, avec sa famille, a été sauvé par d'heureux concours de circonstances. Il voue une reconnaissance sans limite aux Muratais.

La petite maison d'Alice Ferrières, située au 5, place du Balat, reçoit discrètement les réfugiés avant que des âmes charitables leurs trouvent un lieu sûr. Pendant toute la guerre, avec la complicité de nombreux habitants qui ont fermé les yeux, les visiteurs se succèdent. Alice Ferrières en accueillera jusqu'à 35, dont 15 enfants, dans ses petites pièces où se trouve un unique fauteuil de salon. « Son activité dans la Résistance lui permettait de fabriquer de faux papiers et d'obtenir des

cartes d'alimentation, ce qui, à l'époque, était d'une grande importance », explique Marthe Barnet-Cambou.

Alice Ferrières a toujours agi avec cet esprit de respect des races et des religions, dans ce « temple » de la place du Balat dont elle se considérait comme la gardienne. Un jeune Juif tunisien, employé dans une ferme alentour, descendait chaque vendredi soir pour faire shabbat. Il prétendait donner des cours d'italien à la prof de maths...

Les journées de la petite demoiselle sont chargées. En plus des cours de mathématiques, il faut accueillir les nouveaux venus, s'occuper de leurs bagages, de leur placement, trouver de la nourriture. Il faut expédier des paquets pour les prisonniers des camps avec qui elle correspond. Il faut distribuer des cartes de rationnements, écrire des lettres de soutien... Tout en étant constamment dérangée, gardant le sourire, malgré la chappe de plomb qui pèse sur ce petit bout de femme. Avec la peur d'être dénoncée, la peur de la porte qui claque pour une perquisition surprise.

Dans cette époque de tourmente, naissent des complicités, des regards et des paroles qui ne s'oublient pas. Marthe Barnet-Cambou et Alice Ferrières, ces deux jeunes filles amoureuses de la vie, partageaient plusieurs soirs par semaine vers les fermes pour apporter un brin de réconfort aux enfants réfugiés. « Munies d'un ausweis, nous parcourions les montagnes pour aller visiter ces familles qui avaient perdu jusqu'à leur identité ».

SOUTIEN MORAL

Cette gaieté malgré la tristesse, les demoiselles la faisaient partager le plus souvent possible en organisant retrouvailles et goûters avec les moyens du bord, en chantant, faisant des projets. « Elle nous faisait chanter à tue-tête des hymnes célébrant la liberté, se souvient Colette Bois, réfugiée avec sa famille à Laveissière depuis le début de la guerre. Alice Ferrières riait aux éclats et son rire était communicatif ».

Solange Faktor, elle, avait 10 ans et demi, son frère un an de moins, lorsque les deux enfants sont arrivés à Murat en janvier 1943. « Alice trouvait toujours le temps pour nous recevoir, nous écouter, nous consoler. Elle nous réunissait tous les dimanches et gardait souvent les plus jeunes pour la journée ».

Dans cette tâche courageuse, Marthe Barnet-Cambou et Alice Ferrières se font aider par d'anciens éclaireurs israéliques qui, chaque mois, effectuent des visites et viennent prendre des nouvelles. Parmi eux, il y a Raymond Winter et Marcel Gradwohl. Le soir, ils repartent en direction de Saint-Flour, malgré les injonctions d'Alice Ferrière. Bien mal leur en prend : ils tomberont sous les balles de Allemands dans la côte de Pignou. Ceux-là même qui feront tant de victimes à Ruynes, Saint-Flour, Clavières... et Murat. En juin 44 est arrivé le temps des déportations pour de nombreux hommes de la ville. Traumatisée, la cité en a presque oublié



Alice Ferrières en balade à ski. Pour fêter les anniversaires de petits enfants juifs, elle les emmenait se promener au Lioran.

Alice Ferrières, « Cévenole au grand cœur », comme le disait Henri Joannon, résistant et déporté de Murat. Sans compter Marthe Barnet-Cambou, Marie Sagnier et les autres. Murat doit se souvenir.

Dominique CHIDAINE.



Dernier jour à Murat pour Alice Ferrières, le 28 novembre 1944. Elle a ensuite été mutée au lycée français de Trèves, en Allemagne, et a terminé a carrière à Montnelliier, en 1967. Sur notre photo, de gauche à droite, Milles Goyon, Ferrières, Cambou, Sagnier, Gossement et Durif.



Dans cette maison de la place du Balat où vivait Alice Ferrières, jusqu'à 35 personnes ont été accueillies, avec la complicité de nombreux habitants qui ont fermé les yeux.

RÉSISTANCE A MURAT

② « Demain, j'ai mission de vous arrêter »

A neuf ans, il y a des souvenirs qui vous marquent pour l'existence. Celle de Pierre Schwab, petit Juif parisien, aurait pu basculer dans l'horreur. Mais, réfugiés à Murat pendant la guerre, Pierre et sa famille ont eu la vie sauve grâce à des personnes qui savaient, mais n'ont rien dit. C'est grâce à eux que Pierre Schwab témoigne aujourd'hui.

« QUAND on a passé la ligne de démarcation, je croyais qu'on jouait aux gendarmes et aux voleurs ». Du haut de ses neuf ans, Pierre Schwab est, en cette fin 1941, de ces petits garçons innocents que la guerre a happés pour les faire entrer trop vite dans le monde des adultes. Lorsque les Allemands martèlent le sol de Paris, la famille Schwab, qui est juive, est installée rue des Archives. Le père, Georges, est serrurier.

Le destin de cette famille bascule lorsqu'en décembre 1941 : « quelqu'un a été arrêté au troisième étage de l'immeuble où on habitait », se souvient Pierre Schwab aujourd'hui âgé de 66 ans.

Le petit garçon, sa sœur Arlette et ses parents foncent gare d'Orsay, prendre un train jusqu'à Étampes puis Orléans. « On est allés à Dax, puis à Pau ». Ensuite, les Schwab rejoignent une tante de Béziers, Mme Samuel, jusqu'en novembre 1942.

Lorsque la ligne de démarcation saute, il faut trouver un nouveau refuge. Pour les Schwab et le Samuel, ce sera Murat, dans le Cantal. Grâce à la complicité des Parret, qui connaissent M. Saux, un tailleur biterrois.

« LES JUIFS DES MESSAGERIES »

Par la force des choses, Pierre le Parisien est devenu Muratais. Cinquante-quatre ans après, l'homme se souvient comme si c'était hier de cette nouvelle vie : « On a été accueillis sur le quai de la gare par Georges Parret puis nous avons logé à l'hôtel des Messageries. Il y avait M. Lévêque qui coupait du bois en bras de chemise par - 20°C ! Les habitants nous appelaient amicalement « les Juifs des Messageries... ».

Avec Pierre Parret, à peine plus vieux que lui, Pierre Schwab s'entend à merveille : « C'est lui qui me protégeait. Il me prenait sous sa coupe ».

Puis la famille Schwab s'installe dans une maison rue de la Porte-Saint-Esprit. La vie à Murat s'écoule presque tranquillement : « Mon père a obtenu un faux certificat de travail, comme comptable chez Émile Céliarier, commerçant en vins et en graines. On est partis à la pêche aux écrevisses avec la famille de Pierre Cassagne. On allait aussi se balader dans les fermes. Plusieurs fois mes parents ont été invités chez le maire, le docteur Peschaud. Le dimanche, les femmes allaient à la messe et les hommes au bistrot ».

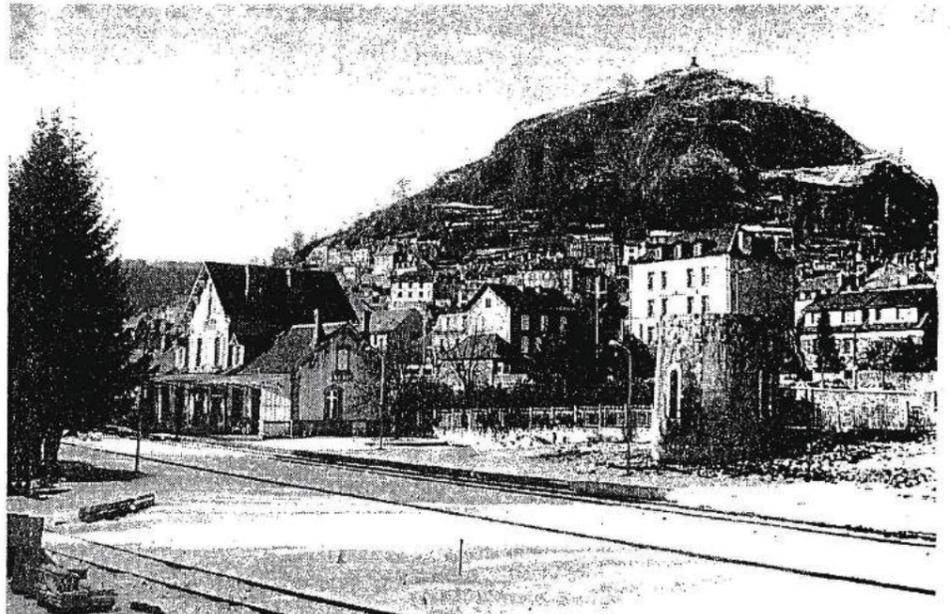
Pierre grandit, mais les jeux laissent peu à peu place aux réalités de la vie. Fin 1943, les parents craignent l'arrestation. Pierre est caché chez les Parret pendant plusieurs semaines dans une chambre avec une voûte gothique.

Envoyé en pension à Aurillac, il ne joue plus. Séparé de ses parents restés à Murat. Séparé de son identité. Le petit Schwab s'appelle désormais Pierre Jacques. A 12 ans, il découvre le monde de la pension. Il est adulte.

SEUL DANS L'ÉCOLE

En juin 1944, c'est la fin de l'année scolaire. Les événements obligent Pierre à rester le seul élève de l'école. Il se balade dans les grands bâtiments dont le parloir a été réquisitionné par les Allemands pour servir de tribunal. Un soldat l'interpellerait même... pour lui offrir une banane. Pendant ce temps, à Murat, la vie est plus difficile et le spectre de l'arrestation se dessine.

Mais, même dans ces moments difficiles, il y a toujours des personnes qui recherchent le bien, comme le gendarme Boutan qui frappe à la porte des Schwab : « Demain, j'ai mission de vous arrêter ». Georges et sa femme Lucie se cachent chez maître Depallut, avant de gagner Guéret, dans la Creuse, où ils se procurent des faux papiers. Désormais, le papa de Pierre prend l'identité de Léopold Durand et revient



« On a été accueillis à la gare, puis on a logé à l'hôtel des Messageries... ».

avec sa femme chercher leurs enfants pour attendre, à Ytrac, la Libération tant espérée.

Ce moment, Pierre Schwab le vit chaque jour dans ses souvenirs : « Nous étions à Aurillac, et ce moment a été un des plus exaltants de ma vie ». Quelques jours plus tard, le revoilait avec Pierre Parret sur une place du village, jouant aux maquisards avec des fusils en bois. Puis le Muratais d'adoption est rede-

venu Parisien lorsque la famille Schwab est remontée à la capitale. Pour elle, la vie a recommencé. Presque comme avant.

Presque, parce qu'une vie à Murat, cela ne s'oublie pas. Avec le temps, Parret et Schwab, les deux Pierre, ne se sont jamais perdus de vue. Aujourd'hui encore, le petit Juif des Messageries revient à Murat. Son Murat.

Dominique CHIDAINE.

Murat ou le devoir de mémoire

« JAMAIS personne ne nous a posé de questions sur ces événements. Dire qu'il a fallu attendre plus de cinquante ans pour en parler ». En prononçant ces paroles, un habitant de Murat a des sanglots dans la voix, comme pour s'excuser. Sa réflexion illustre bien l'amnésie collective qui s'est emparée de la cité, après ces journées des 12 et 24 juin 1944. Journées de sang, journées de disparitions, journées à oublier.

Aujourd'hui encore, les plaies ne se sont pas refermées. Les habitants eux-mêmes ne savent plus rien de leur résistance active et passive pour sauver des Juifs. Ils ne se souviennent pas davantage des nombreux petits enfants de Marseille qu'ils ont recueillis, juste après le bombardement de la cité phocéenne, en 1943.

Le livre « Remember » (Souviens-toi) relatant les événements de 1944 à Murat et écrit par Henri Joannon, déporté de Murat, sera réédité par l'association des déportés de Murat au cours du premier trimestre 1999.

Alice Ferrières et sa petite maison qui a accueilli tant de familles en détresse sont bien loin désormais. Pourtant, chaque jour, sur la place du Balat, avait lieu une petite réunion destinée à trouver du ravitaillement pour que les nouveaux venus puissent manger. Chaque jour, les paysans du pays et la laiterie Avenal mettaient de côté quelques litres de lait. Chaque jour, les boulangers fabriquaient du pain et les bouchers fournissaient de la viande. Chaque jour, Georges Schwab effectuait la tournée des fermes pour se procurer de la viande et du lait.

« A Murat, on n'a jamais manqué de rien », résume Pierre Schwab.

Lorsque le petit Parisien a été caché avec sa sœur chez les Parret, seuls Pierre et ses parents savaient : « On les a gardés dans une chambre pendant près de deux mois. Même la femme de ménage n'a jamais soupçonné leur présence ! ».

Les Schwab n'auraient jamais eu la vie sauve sans le gendarme Boutan venu frapper à leur porte pour les avertir de leur prochaine arrestation. Il était originaire de Montmarault



Sans l'action de toute une cité, de nombreux Juifs ne seraient pas présents, aujourd'hui, pour témoigner. Ici, une classe de jeunes filles au collège de Murat. Parmi elles : Paulette Moreau, épouse Rigal, qui a fourni la photo. Au milieu des élèves : six jeunes filles juives qui ont été accueillies.

dans l'Allier, tout comme Henri Joannon qui a pris une part active dans la Résistance. Ces origines communes entre les deux hommes seront inespérées pour la destinée de plusieurs familles réfugiées. La gendarmerie a en effet caché énormément de dossiers.

Aujourd'hui, les nombreux survivants leur en sont reconnaissants. Pour Erna Sharon, élève de 14 ans au collège de la ville durant la guerre : « Il faut rendre hommage à la popula-

tion de Murat qui a tant aidé Mlle Ferrières en lui permettant d'agir selon ses principes ». Un sentiment partagé par Solange Faktor qui avait à l'époque une dizaine d'années : « C'est une période que l'on ne doit pas oublier. On le réalise d'autant plus que beaucoup ne sont plus là pour raconter et que cette génération va bientôt ne plus être ».

Pour les nombreuses personnes qui ont été ainsi sauvées, cela fait du bien de parler,

aujourd'hui, « de ces héros anonymes », comme les qualifie Marthe Barnet-Cambo. « Ils ont aussi eu une action psychologique, renchérit Pierre Schwab. Avec eux se sont tissés des liens indélébiles ».

Eux aussi, par leur dévouement, sont des Justes. Ce sont les Justes de Murat.

D'après des témoignages recueillis par Marthe Barnet-Cambo et M^e Philippe Glaize.